

inutile d'ailleurs puisque les accusés avaient été pris les armes à la main, ou dénoncés avec preuves à l'appui de la dénonciation.

Servais Duplat avait eu le temps de réfléchir.

Si dans un premier mouvement de désespoir et de rage il s'était dit :

—On ne *claque* qu'une fois ! J'ai joué, j'ai perdu ! tant pis pour moi ! . . .

La réflexion avait modifié du tout au tout son état moral.

Il se disait maintenant :

—Ceux qui passent devant les conseils de guerre ne sont pas tous fusillés . . . quelques-uns sont acquittés. Beaucoup ne sont condamnés qu'à la déportation . . . Ça serait trop bête de ne pas faire des pieds et des mains pour éviter les feux de peloton du camp de Satory . . .

Le misérable se rattachait avec ardeur à l'existence.

Il faisait si bon vivre !

Mourir, quand il possédait une fortune enterrée dans un coin de la banlieue !

Allons donc ! Est-ce que c'était possible ?

Non ! non ! . . . il se défendrait bien ! Il serait plus malin que ses juges ! Il les roulerait.

Lorsque Duplat sortit de l'une des salles de l'Orangerie transformées en casemates, et où grouillaient entassés, déguenillés, les prisonniers haletants d'angoisses, et lorsque, escorté de deux gendarmes, il fut conduit devant le tribunal, il avait le cœur plein d'espoir.

Une grande pièce nue, tendue de papier sombre d'un brun rougeâtre, éclairée par deux hautes et larges fenêtres sans rideaux, des toiles d'araignées pendant aux angles du plafond, voilà le décor.

Au fond de la salle un volumineux trophée de drapeaux tricolores fixé à la muraille par un cartouche à fond bleu de ciel sur lequel se lisaient en lettres d'or ces mots :

“ HONNEUR — PATRIE — DEVOIR ”

Au-dessous du trophée une estrade carrée à laquelle on accédait en gravissant trois marches.

Au centre de l'estrade une longue table recouverte d'un tapis vert, couleur *drap de billard*.

A droite et à gauche deux bureaux, celui du secrétaire-rapporteur et celui du greffier du conseil.

Derrière ces tables surchargées de dossiers, des hommes de tous les âges, aux figures martiales mais soucieuses, et portant des uniformes chamarrés d'or.

C'étaient les officiers de tous les grades formant le conseil de guerre.

Un colonel présidait, vieux soldat à la moustache longue, aux cheveux grisonnants taillés en brosse, à la physionomie rude, mais sévère et non méchante.

Devant le président le code militaire, des extraits des lois régissant les villes mises en état de siège et les insurrections à main armée.

Tout un arsenal de législation fournissant des armes terribles.

Autour de la salle, formant la haie, des soldats, fusils chargés, baïonnette au canon.

Les officiers qui les commandaient, sabre au clair.

Un silence profond, glacial.

Lorsqu'on le fit s'arrêter en face du conseil, Servais Duplat paraissait calme et résigné.

Il jeta un regard rapide sur ceux qui allaient être ses juges et disposer de sa vie.

Sur leurs visages il cherchait à surprendre l'expression de leurs pensées.

Mais ces visages étaient impassibles, impénétrables, muets.

Le président, après avoir feuilleté quelques-uns des papiers placés devant lui, prit tout à coup la parole.

—Votre nom ? fit-il d'une voix sèche.

L'ex-capitaine des fédérés répondit :

—Servais Duplat.

—Vous avez été soldat . . .

—Oui, mon colonel . . . j'ai fait un congé dans le 17<sup>e</sup> de ligne.

—Vous avez été sergent-fourrier au 57<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale pendant la guerre ?

—Oui, mon colonel . . . j'ai fait partie d'une compagnie de marche, j'ai combattu les Allemands avec ma compagnie à la bataille de Montretout, où ça chauffait dur, et je me suis conduit en brave . . . on peut le demander aux camarades . . .

—Après la signature de l'armistice, pourquoi n'avez-vous pas déposé votre fusil ?

—Le désarmement n'avait point été ordonné, mon colonel, et nous gardions, l'arme au bras, les canons qui nous avaient été confiés et que nous ne voulions pas abandonner à l'ennemi . . .

—Vous entriez en lutte déjà contre le gouvernement . . .

—Je ne pensais pas à cela, mon colonel . . . j'agissais par pur patriotisme, comme bien d'autres.

—Et, après ?

—Après . . . balbutia Duplat.

—Vous avez sollicité un grade dans l'armée de la Commune . . .

—C'est-à-dire que je l'ai accepté . . .

—Vous étiez capitaine d'une compagnie de fédérés . . .

—Oui, mon colonel.

Servais frissonna.

Allait-on lui parler des soldats de cette compagnie à qui, dans la cour de la Roquette, il avait commandé le feu sur l'archevêque de Paris et les autres otages.

Le colonel reprit :

—Pourquoi avez-vous porté les armes contre l'armée régulière ? contre votre patrie ? contre vos frères ?

Servais respira.

L'interrogatoire qu'on lui faisait subir n'abordait point la question des otages.

Il répondit :

—Je me suis laissé entraîner . . . et puis, fallait vivre, — je n'avais, pour manger, que ma solde . . .

—Vous pouviez vous rendre à Versailles et, comme l'ont fait beaucoup d'autres, vous ranger du côté des honnêtes gens au lieu de vous mettre au service de l'insurrection . . .

—Je n'ai pas réfléchi . . . D'ailleurs, je n'avais pas le sou pour quitter Paris . . .

—Dites donc que vous aimiez mieux rester à Paris où le désordre était votre élément et où vous pouviez sans contrôle donner un libre cours à vos instincts. Pendant deux mois, vous avez terrorisé votre quartier par les brutalités et le cynisme les plus révoltants ! J'ai sous les yeux des bons de réquisition signés par vous, que vous alliez porter vous-même, escorté d'hommes en armes, et menaçant de mettre au mur les commerçants qui ne se soumettaient pas d'assez bonne grâce à vos exigences.

Servais baissa la tête en frissonnant de nouveau.

Merlin ne mentait point en lui affirmant que de nombreuses dénonciations avaient été déposées contre lui.

Le président du conseil reprit :

—Nierez-vous avoir commis tous les crimes dont on vous accuse ?

—Non, mon colonel . . .

—Alors, vous vous avouez coupable ? . . .

—Oui, mon colonel, oui, je suis coupable, c'est vrai, très coupable, mais à qui la faute ? . . .

—Comment, à qui la faute ? à vous, ce me semble . . .

—Non, mon colonel . . .

—A qui donc ?

—A ceux qui nous excitaient à la révolte ! —répliqua Servais avec une sorte de sauvage éloquence.—A ceux, les chefs, qui voulaient le chambardement universel pour s'emparer du pouvoir et des écus, et qui nous poussaient en avant avec de grands mots, nous exaltant, nous grisant de mensonges et d'utopies que nous gobions comme des imbéciles ! . . .

“ Ils nous disaient que de l'insurrection victorieuse naîtraient l'union et la force, et qu'après avoir déboulonné le gouvernement qu'ils rendaient responsable des défaites de l'armée, de l'armistice, de la reddition de Paris, défendu par plus de deux cent mille hommes bien armés, nous battrions les Prussiens à plate couture et nous leur donnerions la chasse jusqu'à la frontière, et même plus loin, la baïonnette dans le bas des reins ! . . .

—Ça nous tournait la tête, tout ça ! . . .

“ On nous tendait des armes et des verres pleins. On s'armait et on buvait, et puis, il faut tout dire, un véritable vent de folie soufflait sur Paris . . . on se complaisait bêtement dans les panaches, les dorures, les galons et les écharpes rouges. Le bruit du sabre que l'on traînait frappant le pavé derrière soi, les sonneries des clairons, les batteries des tambours, ça donnait le vertige . . .

“ Nous nous prenions au sérieux . . . Prêts à combattre et à mourir, nous étions de bonne foi. Moi qui vous parle, mon colonel, j'aurais juré que j'agissais pour le bonheur du monde ! . . .

—Oui, j'ai mal agi, je le vois bien, je ne le vois que trop bien aujourd'hui, mais si j'ai servi la Commune, c'est que j'avais le ventre creux, et aussi parce que je croyais servir une cause juste.

“ Je ne suis coupable que d'une erreur . . . malheureusement pour moi, cette erreur était un crime . . . Voilà !

Servais se tut.

Sa plaidoirie, bizarre et nullement maladroite, écoutée religieusement par les membres du conseil de guerre, venait de produire sur eux un certain effet, et cet effet n'était point défavorable.

L'ex-capitaine de fédérés s'en aperçut à merveille, et, brusquement, se décida à frapper un grand coup.

Au diable, les recommandations de Merlin ! . . .